

## Pour une géocritique de Moncton

**Benoit Doyon-Gosselin**

*Université de Moncton*

**Résumé:** L'objectif de notre étude est de montrer comment Moncton, petite ville composée de 33% de francophones et 66 % d'anglophones (considéré comme la capitale culturelle et universitaire de l'Acadie) est devenu un motif de la littérature acadienne. En se basant sur l'approche géocritique, nous allons mettre en lumière les interactions entre l'espace humain qu'est Moncton et la jeune littérature acadienne. Une des manières dont les littératures émergentes se construisent, c'est en se constituant autour d'une "capitale littéraire" qui devient le lieu où s'ancre cette création. Avec le poète Gérald Leblanc en tête, toute une génération d'écrivains en situation minoritaire a choisi de s'approprier cette ville et de lui proposer un nouveau visage en français.

**Mots-clés:** Moncton, littérature acadienne, appropriation littéraire, géocritique

**Resumo:** O objetivo do nosso estudo é mostrar como Moncton, pequena cidade composta de 33% de francófonos e 66% de anglófonos (considerada a capital cultural e académica da Acádia) se tornou um motivo da literatura acádica. Com base numa abordagem geocrítica, colocaremos em relevo as interações entre o espaço humano que é Moncton e a jovem literatura acádica. Um dos modos de construção das literaturas emergentes passa por se constituírem em torno de uma "capital literária" que se torna o lugar onde esta criação se ancora. Com o poeta Gérald Leblanc na primeira linha, toda uma geração de escritores em situação minoritária decidiu apropriar-se desta cidade e propor-lhe um novo rosto em francês.

**Palavras-chave:** Moncton, literatura acádica, apropriação literária, geocrítica

Dans *La république mondiale des lettres*, Pascale Casanova explique sans ambages l'importance de l'existence d'un lieu, d'un point d'ancrage pour permettre aux littératures nationales de se développer. Pour les grandes littératures de ce monde, Paris, Londres ou encore New York demeurent les exemples les plus probants. Le même phénomène se produit avec les petites littératures comme la littérature québécoise dont la capitale littéraire demeure Montréal. Casanova affirme: “[l]’une des étapes essentielles de l’accumulation des ressources littéraires nationales passe par l’édification d’une capitale littéraire, banque centrale symbolique, lieu où se concentre le crédit littéraire” (Casanova 2008: 348). Pour les littératures francophones en milieu minoritaire comme la littérature acadienne, il en va de même. L’Acadie, territoire sans frontières géopolitiques, se situe dans l’est du Canada surtout dans les provinces du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse. Le Nouveau-Brunswick est constitué de 750 000 habitants dont 33 % sont des Acadiens alors que la majorité de la province est anglophone. Avant les années 1970, il existe peu d’œuvres acadiennes et celles-ci sont surtout publiées au Québec. La parution de *La sagouine* et surtout de *Pélagie-la-Charrette*, prix Goncourt 1979, par l’auteure Antonine Maillet aura permis d’inscrire l’Acadie sur la carte du monde francophone. Pourtant, à l’époque, la littérature acadienne reste embryonnaire et la création des Éditions d’Acadie en 1972 à Moncton permet finalement à des auteurs d’être publiés dans leur coin de pays. Une autre maison d’édition, Perce-Neige, essentiellement vouée à la poésie, verra le jour en 1981, toujours à Moncton. Cette ébullition institutionnelle est la conséquence de la création de l’Université de Moncton en 1963. Dès lors, les jeunes Acadiens n’ont plus à poursuivre leurs études au Québec ou à Ottawa. Ils peuvent rester dans leur province et contribuer à faire de Moncton la capitale institutionnelle des arts et de la culture acadienne.

Moncton, nommée ainsi à la mémoire du général britannique Robert Monckton ayant organisé la déportation des Acadiens en 1755, est une petite ville de 69 074 habitants (2011) dont la population, en incluant les villes limitrophes de Dieppe (majoritairement francophone) et Riverview (majoritairement anglophone), grimpe à 138 644 habitants (2011). À l’instar de la province, la proportion de francophones et d’anglophones reste la même. Les Acadiens sont donc en situation minoritaire dans leur ville. Pendant longtemps,

au sein de l’imaginaire collectif acadien, Moncton s’est rattaché directement à ce que Pierre Nepveu, dans *Intérieurs du Nouveau Monde*, nomme le complexe de Kalamazoo, en faisant référence à un poème de Carl Sandburg, “The Sins of Kalamazoo”, poème qui exprime, selon Nepveu, le chant triste et sans grandeur des petites villes d’Amérique. Nepveu suggère ainsi

qu’il existe une famille de ces petites villes d’“extrême frontière” (titre du recueil du poète acadien Gérald Leblanc) qui disent toutes un point de contact du Québec (ou de l’ancien Canada français) avec l’espace réel ou mythique américain. Dans cette liste, il y aurait Lowell, la ville natale de Jack Kerouac, et aussi Rouyn-Noranda, Sudbury, Timmins, Moncton. (Nepveu 1998: 270-271)

Si la littérature n’existait à peu près pas à Moncton avant 1970, l’inverse est encore plus vrai. Moncton n’existait pas dans la littérature et la culture avant 1970. L’objectif principal de ma réflexion est de comprendre comment Moncton est devenu un espace habité, multifocalisé et pensé comme un processus de création et d’interactions entre la fiction et les espaces humains. Je reprends à mon compte les propos plus généraux de Laurence Dahan-Gaida (2011) en suggérant que Moncton “n’est pas un espace anhistorique mais un espace-temps où se superposent plusieurs couches temporelles qui correspondent aux diverses stratifications intertextuelles, historiques ou mythiques qui se sont sédimentées en lui”. Pour y arriver, je vais d’abord résumer en premier lieu la notion de géocritique pour ensuite offrir une balise stratigraphique propre à une géocritique de Moncton. Enfin, je proposerai quelques exemples qui mettent en lumière la multifocalisation, la polysensorialité et l’intertextualité inhérentes à Moncton.

### **Éléments de géocritique**

Le concept de l’espace est une clé qui permet d’aborder divers aspects des études acadiennes. Il permet de renouveler et lier les perspectives en montrant comment les divers champs ont été conditionnés par la problématique du territoire. La littérature – ses différents discours constitutifs – fournit à sa façon un complément à la géographie locale. Elle transcrit une expérience des lieux, critique et parfois transforme la réalité. Pour Bertrand Westphal, la géocritique permet de “sonder les espaces humains que les arts

mimétiques agencent par et dans le texte, par et dans l'image, ainsi que les interactions culturelles qui se nouent sous leur patronage" (Westphal 2007: 17) Cette approche tente de mieux saisir les identités culturelles. Il s'agit "d'une véritable dialectique (espace-littérature-espace) qui implique que l'espace se transforme à son tour en fonction du texte qui, antérieurement, l'avait assimilé" (Westphal 2000: 21). Ainsi, "l'enjeu principal de la géocritique n'est pas d'assurer la médiation vers une œuvre désignée. La géocritique permet d'abord de cerner la dimension littéraire des lieux, de dresser une cartographie fictionnelle des espaces humains" (*idem*: 32). Pour la géocritique, il devient pertinent de lire la spatialité de Moncton à travers différentes œuvres acadiennes et francophones sans toutefois se limiter aux seuls textes littéraires. L'ouvrage *Paysages imaginaires d'Acadie* (Lord et Bourque 2009) constitue un exemple intéressant, mais hélas circonscrit et limité à quelques auteurs, de l'étude de la spatialité en Acadie. En fait, le livre propose une approche égocentrée tout comme l'article de Raoul Boudreau sur la création de Moncton comme capitale culturelle chez Gérald Leblanc (Boudreau 2007) ou encore mon propre article sur Moncton en tant que ville du monde dans les romans de France Daigle (Doyon-Gosselin et Morency 2004). Bref, une géocritique de Moncton reste à faire et il est important de se doter de balises temporelles.

### **Une stratigraphie opératoire**

Dans *La géocritique. Réel, fiction espace*, son ouvrage phare, Bertrand Westphal explique que la stratigraphie constitue l'un des quatre points cardinaux de son approche théorique. Il affirme que "l'incidence du facteur temporel sur la lecture de l'espace est elle aussi tributaire de la relativité des points de vue" (Westphal 2007: 223). En ce sens, un des rôles de la géocritique est de montrer "que l'actualité des espaces humains est disparate, que leur présent est soumis à un ensemble de rythme asynchrones qui rendent la représentation complexe ou, si on les ignore, excessivement réductrice" (*idem*: 226). De par son nom même, Moncton renvoie aux années du Grand Dérangement, donc à un passé douloureux pour les Acadiens. Or, je m'intéresse moins à une lecture historique de Moncton dans les récits de voyages de certains hommes de religion qu'à une diachronie moderne et

contemporaine. La présence de Moncton dans la littérature au début des années 1970. Un numéro de la revue québécoise *Liberté* datant de 1969 est consacré à l'Acadie. Le poète Jean-Guy Pilon note alors dans son journal de bord:

Moncton est une ville laide qui doit sûrement être l'œuvre de quelqu'un. Car il m'apparaît impossible que les gens, laissés à eux-mêmes, soient parvenus à réaliser un tel ensemble. Aucun plan de construction, aucun sens de l'urbanisme, aucun goût dans la façon de peindre ces maisons de bois, toutes assez basses, qui auraient pu avoir une certaine allure. (Pilon 1969: 155)

Ce regard exogène sur la ville, qui met l'accent sur les maisons sans cachet, s'impose comme première balise. Il s'inscrit dans une vision plutôt montréalaise à l'instar de Pierre Nepveu pour qui les "petites villes d'Amérique semblent ouvertes à tous les vents, leur caractère improvisé et composite ne traduit aucunement une originalité bariolée et créative, mais une plutôt une précarité générale de la culture et de l'habitation de l'espace dans le Nouveau Monde" (Nepveu 1998: 265-266). Qui plus est, pour Nepveu et pour Pilon, une ville comme Moncton fait partie de ses "lieux amochés, assez informes et le plus souvent mal aimés, en même temps que des objets littéraires hautement improbables" (Nepveu 1998: 266). La majorité des extraits retenus tentera de différentes façons de faire mentir ce regard sur Moncton. D'ailleurs, dès 1971, un autre point de vue exogène provenant de la plume de l'écrivain québécois Jacques Ferron s'oppose à la perception de Pilon. Dans le roman *Les roses sauvages*, le personnage principal visite Moncton pendant quelques jours. Accompagné d'une jeune femme, il marche dans la ville, découvre ses rues et les endroits touristiques. La découverte de certaines maisons de Moncton le fascine: "Baron qui n'en revenait pas de son admiration pour les grandes maisons de bois à pignons, austères et orgueilleuses, peintes en brun ou en jaune, s'arrêtait pour en faire des plus belles un rapide croquis" (Ferron 1971: 61). La balise temporelle la plus près de nous semble un point culminant dans la représentation de Moncton. En 2013, l'artiste graphique Mark Young propose une carte du métro de Moncton. Évidemment, il n'existe pas de métro à Moncton, mais les différentes stations sont nommées en l'honneur des écrivains, peintres, artistes et politiciens acadiens qui ont construit le Moncton contemporain. D'ailleurs, toutes

les références anglophones sont connotées négativement et le nom de la ville est changé pour Le Coude en raison du tracé de la rivière Petitcodiac. Entre les deux balises temporelles retenus, 1969 et 2013, un grand nombre de poèmes, romans, chanson et œuvres visuelles ont tenté d'écrire Moncton, de fictionnaliser cette ville pour la mythifier.

### **Moncton: multifocalisée et polysensorielle**

La représentation d'une petite ville excentrée, située en milieu minoritaire, sera d'abord et avant tout le fruit de points de vue endogènes. Les écrivains acadiens vont choisir de proposer une vision positive de Moncton qui met l'accent sur le foisonnement culturel. Trois éléments majeurs se recoupent dans plusieurs extraits: l'importance de la rivière Petitcodiac et de son mascaret, le choix de se servir du nom des rues pour témoigner du caractère hautement poétique de la ville et, enfin, de lier les espaces humains à l'hétérolinguisme inhérent de Moncton.

Tout d'abord, la rivière Petitcodiac et son mascaret constituent un phénomène naturel souvent repris dans la littérature. Le site du tourisme de la ville de Moncton le décrit en ces mots:

Phénomène pittoresque causé par les marées de la baie de Fundy, le mascaret se produit deux fois par jour. Les eaux plus élevées de la baie forcent l'eau de la paisible rivière Petitcodiac à monter vers l'amont en une seule vague, dont la hauteur varie de 3 à 60 cm. Remarquez le changement rapide et brusque dans la rivière même; à marée basse, le fond vaseux de la rivière est souvent visible, mais en moins d'une heure de l'arrivée du mascaret, le niveau de l'eau monte de quelque 7,5 mètres (25 pi) pour remplir la rivière jusqu'au rivage.<sup>1</sup>

Dans le premier recueil de poésie publié aux Éditions d'Acadie, un poème intitulé "Petitcodiac" évoque ce phénomène et le lie avec la lutte des francophones et anglophones:

Brune vague pulsion à deux mouvements  
Tu te retournes des mers et leur bleuâtre horizon  
Tu charries la boue comme autant de villages  
brisé  
au croisement des villes anglaises [...] (Leblanc 1972: 46)

Pour le poète québécois Jean-Paul Daoust, le mouvement de la rivière demeure intimement lié aux saisons: “Moncton l’hiver/ La ville s’enlise à même le Mascaret/ Le soleil tarde à réchauffer les fantômes de la Main” (Daoust 2010: 58). Souvent, la Petitcodiac rappelle des souvenirs d’enfance et ce peu importe que l’on soit né ou non à Moncton. Pour le personnage de France Daigle, dans *Pas pire*, la rivière de la jeunesse “n’avait pas d’odeur, coulait sans bruit, se passait de nous comme nous nous passions d’elle. Mais cette rivière quasi absente prenait une dimension surréelle chaque fois qu’un pétrolier Irving s’amenait pour remplir les immenses réservoirs blancs [...]. L’impression de cette arrivée un peu sournoise a laissé en [elle] des traces indélébiles” (Daigle 1998: 23). Enfin, Hélène Harbec, arrivée à Moncton à l’âge universitaire, s’approprie le lieu de façon différente:

Une petite fille peut s’en sortir, surtout si une rivière traverse son territoire natal et que cette rivière continue de lui parler, malgré la distance. La Petitcodiac bouge, les glaces avancent. J’ai appris à aimer ce paysage. On accepte finalement qu’une rivière ne soit pas bleue. La Petitcodiac façonne des sculptures de glace marbrées dans les teintes de beige, de jaune, de brun pâle à brun foncé. L’été, la rivière dissimule ses entrailles et ses poissons. La Petitcodiac nous brave par sa force d’enlèvement. C’est une rivière dans laquelle on ne voudrait pas tomber, mais dont les bords sont d’immenses bains de boue, des sites naturels de massage. Elle attire et repousse tout à la fois, avale les bottes des enfants, fait des rides et des crevasses par temps chaud. Là où l’eau vient lécher les berges, elle forme de grands corps glaiseux, nodules, humides et brillants. On dirait des flancs superbes de femmes noires s’aspergeant au soleil. Je n’ai pas grandi au bord de la Petitcodiac. [...] Je ne peux pas dire: c’est ma rivière. [...] C’est curieux cette envie de s’approprier un paysage, un cours d’eau ou un territoire. Il paraît que ça tisse l’histoire et l’identité. (Harbec 1998: 101)

Contrairement aux points de vue endogènes, le regard d’Harbec remet en question le lien entre territoire et identité. Même s’il ne s’agit pas de sa rivière et surtout l’utilisation du verbe paraître témoignent d’un rapport différent entre espaces humains et littérature. Il existe de nombreuses autres descriptions de la rivière Petitcodiac, mais il me semble que sur le plan métaphorique, pour les Acadiens, on peut voir dans ce mouvement de l’eau de l’aval vers l’amont, le retour des Acadiens sur leur terre natale.

Au-delà de cette attraction touristique, les artistes acadiens, surtout les poètes, se sont nourris de la toponymie pour transformer une ville supposément banale en ville plutôt poétique. Cette transformation est d'abord l'œuvre du poète Gérard Leblanc, qui a vraiment inscrit Moncton au cœur de sa création: "Ma ville s'appelle Moncton/ J'ai oreille au laser/ mes lunettes radiographient les environs/ [...] je compose avec les restants du réel/ la cartographie acoustique de mon quartier/ j'écoute les voix de la ville [...]" (Leblanc 2014: 84). En évoquant certains lieux précis, Leblanc leur donne également une portée littéraire presque ontologique: "je lis cette ville/ j'y trouve des chapitres partout/ je me promène dans un passage en italique/ en plein parc Victoria/ en suivant les rites et les résultats" (Leblanc 1988: 77). Les rues de Moncton peuvent également devenir le théâtre d'une cruelle ironie de la toponymie. Alors qu'un tiers des habitants sont francophones, le nom des rues sont presque toutes anglophones. Il existe en effet dans *Pas pire* une vision utopique de Moncton, qui se manifeste dans la description qui est faite du quartier de la Terre-Rouge, un quartier purement imaginaire faut-il le préciser, situé à proximité de l'embouchure du ruisseau Hall, avec son Café de la Terre-Rouge et sa terrasse donnant sur "le Petit cimetière du début des temps" (Daigle 1998: 109), sa jolie coopérative d'habitation aménagée par des Acadiennes et ses noms de rues en français, et qui relève vraiment de l'utopie dans le contexte monctonien: "Carmen et Terry se baladaient maintenant dans les jolies ruelles de la Coopérative du Coude. Ils montèrent la rue des Saules, puis bifurquèrent sur la rue des Toises, jusqu'à l'ancienne rue King, rebaptisée rue Royale" (Daigle 1998: 112-113). Il suffit d'avoir séjourné un tant soit peu à Moncton et d'avoir mesuré la résistance farouche de plusieurs au changement pour saisir l'extraordinaire ironie d'un passage comme celui-là.

Dans un poème intitulé "La groove de Moncton", le nom des rues sont rattachés à des poètes acadiens majeurs:

Moncton [...]  
c'est l'avenue Bromwey pis la Robinson l'été  
c'est Guy Arsenault me regarder étrangement  
le regarder conduire sa bicyclette



sur l'avenue Portledge en direction  
 du parc Garden Hill  
 c'est Raymond Guy Leblanc  
 sur l'Archibald  
 pis marcher avec Gérald  
 du parc Victoria jusqu'à la Weldon [...] (Young 1994: 41)

Dans ce cas, aucune description de rue, aucun véritable sentiment sauf le lien indélébile entre les rues et la poésie.<sup>2</sup> Ce lien est parfois rattaché à un passé idéalisé. Dans ses *Carnets de Moncton*, la vision allogène de Jean-Paul Daoust en témoigne de façon admirable: "Ce soir, j'ai la nostalgie du Moncton que j'ai connu/ Quand les noms de rue servaient de titres aux poèmes/ Que même le mot mantra couronnait Moncton" (Daoust 2010: 46). Avec Gérald Leblanc en tête, les écrivains acadiens se sont approprié la toponymie de Moncton. Dans une des sections de son recueil *Climats*, Herménégilde Chiasson fait même apparaître des personnages mythologiques (Icare, Apollon, Méduse, etc.) dans différents lieux de Moncton (Aberdeen, Place Champlain, Kacho, etc.). On le voit, Moncton devient alors une ville littéraire à part entière.

Le dernier élément essentiel qui unit l'espace humain monctonien et la littérature est l'hétérolinguisme. La cohabitation des langues anglaise et française dans un même espace, au quotidien, affecte certainement l'écriture du lieu, la représentation même de l'espace. Dans une toile du peintre Angel Terry, qui offre un regard sur une partie de la rue Main, on voit immédiatement le nom bilingue de la cour Robinson. La réalité hétérolingue de Moncton ne peut échapper à la représentation spatiale fictionnelle. Parfois aliénantes, parfois euphorisantes, ces langues en partage participent au paysage sonore de la ville. C'est d'ailleurs là, bien plus que dans son rapport visuel, que vivre à/ écrire de Moncton prend tout son sens. Un personnage de roman affirme ainsi: "En fin d'après-midi, en sortant du bureau, je me promène souvent dans la ville. Je m'imprègne de son rythme, de ses rues, de son affichage unilingue et de ses langues oscillantes" (Leblanc 2012: 54). Pour ce protagoniste, Moncton existe en anglais sur le plan visuel, mais dans le clignotement des langues sur le plan sonore. Le poète Gérald Leblanc se nourrit de ce paysage auditif en

proclamant: “dire en joie pour *enjoy*/ au cœur d’une ville-langues/ *Moncton on my mind*/ après *after midnight*/ répéter mon nom secret” (Leblanc 2014: 24). Dans ce cas, l’énonciation rejoint l’énoncé et la ville-langues dont il est question se décrit, se vit en anglais et en français en même temps.

Au cœur de cette ville construite par la fiction et nourrie par la réalité, on trouve partout des marques du bilinguisme. Même si les deux langues restent égales devant la loi, leur cohabitation reste souvent asymétrique. Ainsi, dans un roman de France Daigle, il est possible de lire une note dans la vitrine d’un immeuble en rénovation: “We apologize for any inconvenience/ Nous faisons des excuses pour n’importe quel dérangement” (Daigle 2011: 654). Deux remarques s’imposent. D’une part, la traduction est bancale. La locution en anglais ne pose aucun problème alors que sa version française témoigne d’un effort pour le moins mitigé. D’autre part, on pourrait croire que Daigle insiste ici sur la place inférieure du français dans l’espace humain monctonien. Pourtant, cette traduction demeure avant tout une formidable ironie. En effet, la phrase en français peut signifier que les anglophones s’excusent pour la Déportation des Acadiens pendant ce que l’on a appelé le Grand Dérangement. En même temps, Daigle peut se moquer de certains Acadiens qui souhaitaient obtenir des excuses officielles de la Reine d’Angleterre jusqu’à tout récemment.

Même selon le point de vue exogène de Jacques Ferron, la spatialité de Moncton demeure tributaire des langues qui s’entrechoquent. Lorsque le personnage principal Baron choisit d’aller visiter l’Université de Moncton, il doit traverser le ruisseau Hall qui devient alors une frontière entre deux univers:

Le Hall’s Creek n’était pas seulement un petit ruisseau mais un fossé profond, quasi infranchissable. Comment pouvait-on passer d’une ville où les Acadiens étaient supposés représenter le tiers de la population [...] où il ne se disait pas un seul mot de français même à la succursale de la maison Eaton, à ce campus universitaire qui ne se distinguait pas beaucoup de celui de Laval, à Québec? (Ferron 1971: 56)

Dans la réalité, ce ruisseau demeure anodin et la frontière de bien peu de choses. Pourtant, pour le personnage de Ferron, l'Université de Moncton semble une incongruité dans le paysage, tel un village gaulois où tout se passe en français.

Un dernier exemple permettra de mettre en lumière la polysensorialité de Moncton. L'incipit du roman *Moncton mantra* montre comment la ville n'est pas simplement représentée à partir de la vue. Décrivant sa première journée sur le campus universitaire, le narrateur indique que “[l]a senteur du marais se mélange à l’odeur de l’asphalte chaud devant l’aréna Jean-Louis Lévesque, dans une mixture qui [l]’enivre légèrement” (Leblanc 2012: 17). Dans cet extrait, on retrouve l’opposition entre la nature (marais) et la culture (l’asphalte chaud). La ville de Moncton et plus particulièrement son université devient un lieu de culture qui permet aux Acadiens d’accéder aux études supérieures. La senteur qui se dégage de ce lieu subjugué le narrateur du roman. Même constat chez Hélène Harbec alors que sa narratrice affirme: “On fait toujours partie de l’œuvre de quelqu’un, même ici sur le pont qui mène à la cité universitaire. Le pont au-dessus de l’autoroute. [...] En bas, il n’y a pas trente ans, vivaient des marais et des canards. Moncton s’est transformée” (Harbec 1998: 111). Dans un mouvement de va-et-vient, la ville transforme les écrivains qui à leur tour transforment la ville dans leurs créations.

Avant de conclure, il faut mentionner un exemple fascinant de la représentation de Moncton en littérature. Pour le chercheur François Paré, les textes acadiens importants ont contribué à la “construction progressive de la légende monctonienne [et] le surgissement de l’espace urbain tout entier dans la construction identitaire du sujet minoritaire” (Paré 1998: 22). Il s’avère que l’édification de la légende repose entre autres sur le foisonnement artistique de la ville. Dans le roman *Un fin passage*, un artiste européen rencontre deux jeunes Acadiens à bord d’un avion. Il leur demande de décrire Moncton. Ne sachant pas trop quoi répondre, Terry affirme que “C’est beau quand y neige. Le soir” et ajoute “Y’a des grosses maisons dans des rues avec des grands arbres” (Daigle 2001: 101). Ces éléments assez banals rappellent les propos de Pilon ou de Ferron et reprennent essentiellement le discours d’une chanson culte écrite par Gérald Leblanc. Ayant pour titre “Rue Dufferin”, la chanson suggère que “Y a beaucoup d’arbres/ Même si les rues sont sales/ Dans la ville/ Y a

beaucoup de monde/ À Moncton/ Rue Dufferin” (Leblanc 1988: 50). Pour revenir à la conversation dans l’avion, les deux Acadiens cherchent ce qui serait significatif à dire au sujet de Moncton: “Chacun voit dans le visage de l’autre que les descriptions toutes faites n’abondent pas” (Daigle 2001: 101). Enfin, Terry s’exclame: “Y’a beaucoup d’artistes. Du monde qui fait des peintures, je veux dire. [...] Pas juste ça. Y’en a beaucoup. Des artistes, je veux dire. Pour une petite place” (Daigle 2001: 101-102). S’ensuit alors une longue liste d’artistes presque tous acadiens qui, chacun à leur façon, ont permis de construire le mythe de Moncton.

Tous ces exemples montrent comment Moncton est devenu la capitale littéraire de l’Acadie. En écrivant le lieu, en fictionnalisant l’espace, les écrivains et les artistes ont construit un mythe de Moncton comme centre de création artistique en français. Ils ont mis en évidence la richesse et la diversité de la création artistique à Moncton et ce mythe est devenu réalité pour ceux et celles qui ont repris constamment dans leurs œuvres ce récit: présenter Moncton comme le lieu géographique de l’enracinement de leur création, et faire de Moncton le cadre de leurs récits et fictions.

## **Conclusion**

Ainsi, à Moncton, en Acadie, “les écrivains tentent de donner à cette ville un prestige littéraire, une existence artistique, en l’intégrant à la littérature même, en la littérisant, en proclamant son caractère romanesque” (Casanova 2008: 349-350). Pour être plus juste, comme je l’ai montré, c’est plutôt le caractère poétique de la ville qui a donné un certain prestige à la ville – prestige évidemment sans aucune mesure avec les capitales littéraires dans les grands espaces nationaux. Par son œuvre, Gérald Leblanc a été l’instigateur et le principal animateur de la constitution de Moncton comme la capitale littéraire de l’Acadie. Il lui a donné un rayonnement inégalé qui continue de s’étendre. Il a transformé l’image de Moncton en la dotant d’une aura artistique auprès de nombreux créateurs et du public en général. À la suite de Gérald Leblanc, plusieurs écrivains ont intégré Moncton à leur œuvre comme lieu propice à la création ou lieu d’intérêt pour le déroulement d’une fiction: France Daigle, Jean Babineau, Hélène Harbec, Évelyne Foëx, Paul Bossé, Mario Thériault, Jean-Marc

Dugas, Marc Poirier, Mario LeBlanc, Georges Bourgeois, Marc Arseneau, Sarah Marylou Brideau. Pourtant, en proposant une géocritique de Moncton, il ne faut pas se limiter qu'aux genres littéraires canoniques. Il faut aussi prendre en considération les chansons et les œuvres picturales. Depuis le début des années 1970, les artistes de Moncton continuent de faire mentir le poète Jean-Guy Pilon. Comme l'affirmait à juste titre le chercheur Alain Masson: "habiter exige la maîtrise sémantique d'un espace: peupler un territoire, c'est un acte historique. Il est heureux que des écrivains s'en préoccupent" (Masson 1998: 45).

## Bibliographie

Boudreau, Raoul (2007), "La création de Moncton comme 'capitale culturelle' dans l'œuvre de Gérard Leblanc", *Revue de l'université de Moncton*, 38, 1: 33-56.

Casanova, Pascale (2008), *La république mondiale des lettres*, Paris, Seuil, coll. "Points".

Dahan-Gaida, Laurence (2011), "La géocritique au confluent du savoir et de l'imaginaire", *Épistémocritique*, 9, <<http://www.epistemocritique.org/spip.php?article248>> [11 avril 2015].

Daigle, France (1998), *Pas pire*, Moncton, Éditions d'Acadie.

-- (2001), *Un fin passage*, Montréal, Éditions du Boréal.

-- (2011a), *Pour sûr*, Montréal, Éditions du Boréal.

Daoust, Jean-Paul (2010), *Carnets de Moncton*, Moncton, Éditions Perce-Neige.

Doyon-Gosselin, Benoit/ Jean Morency (2004), "Le monde de Moncton, Moncton ville du monde. L'inscription de la ville dans les romans récents de France Daigle", *Voix et images*, XXIX, 3: 69-84.

Ferron, Jacques (1971), *Les roses sauvages*, Montréal, Éditions du jour.

Harbec, Hélène (1998), *L'orgueilleuse*, Montréal, Éditions du Remue-ménage.

Leblanc, Gérald (1988), *L'extrême frontière*, Moncton, Éditions d'Acadie.

-- (2012 [1997]), *Moncton mantra*, Sudbury, Prise de parole, coll. "BCF".

-- (2014 [1993]), *Complaintes du continent*, Sudbury, Prise de parole, coll. "BCF".

Leblanc, Raymond Guy (1972), *Cri de terre*, Moncton, Éditions d'Acadie.

Lord, Marie-Linda/ Denis Bourque (dir) (2009), *Paysages imaginaires d'Acadie. Un atlas littéraire*, Moncton, Institut d'études acadiennes.

Masson, Alain (1998), "Écrire, habiter", *Tangence*, 58: 35-46.

Nepveu, Pierre (1998), *Intérieurs du nouveau monde. Essais sur les littératures du Québec et des Amériques*, Montréal, Boréal.

Paré, François (1998), "Acadie City ou l'invention de la ville", *Tangence*, 58: 19-34.

Pilon, Jean-Guy (1969), "Journal de bord", *Liberté*, 11, 5: 154-163.

Westphal, Bertrand (2000), "Pour une approche géocritique des textes. *Esquisse*", in Westphal, Bertrand (dir.), *La géocritique: mode d'emploi*, Limoges, Presses universitaires de Limoges: 9-39.

-- (2007), *La géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. "Paradoxes".

Young, Christopher (1994), "La groove de Moncton", *éloizes*, 20-21: 41-42.

**Benoit Doyon-Gosselin** est titulaire de la Chaire de recherche du Canada en études acadiennes et milieux minoritaires et professeur agrégé au Département d'études françaises de l'Université de Moncton depuis juillet 2014. De 2007 à 2014, il était professeur au Département des littératures de l'Université Laval (Québec). Spécialiste des littératures francophones du Canada, il a fait paraître en 2012 aux Éditions Nota Bene un ouvrage intitulé *Pour une herméneutique de l'espace. L'œuvre romanesque de J.R. Léveillé et France Daigle*. Il a publié des articles dans *Romanica Silesiana*, *@nalyse*, *temps zéro*, *Mémoires du livre*, *Voix et images*, *Port-Acadie*, *Raison publique* et dans de nombreux collectifs.

## NOTES

---

<sup>1</sup> [http://tourism.moncton.ca/Une\\_experience\\_unique/Attractions.htm](http://tourism.moncton.ca/Une_experience_unique/Attractions.htm), consulté le 11 avril 2015.

<sup>2</sup> Ce lien est particulièrement éloquent dans un recueil de poésie de Paul Bossé dont le titre est l'intersection de deux rues importantes dans l'univers monctonien: *Saint-Georges/Robinson*, Moncton, Perce-Neige, 2007.